

PIERRE
CASCAR
LES
BÊTES

L'IMAGINAIRE
GALLIMARD

Pierre Gascar

Les bêtes

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Édition Gallimard, 1953.*

LES CHEVAUX

Un orage qui n'avait pas encore éclaté et qu'on avait vu monter de l'est, une heure plus tôt, alors que le jour finissait, obscurcissait la nuit. Les feuillages que Peer devinait au-dessus de sa tête s'étaient tus ou ne s'éveillaient plus qu'à de longs intervalles sous un souffle lent qui parcourait la campagne comme une gamme, faisait naître un sentiment presque détaché des réalités terrestres, voisin de l'appréhension de la musique ou du frémissement de l'inspiration. La pensée aussi qu'en cet instant, des milliers d'êtres écoutaient les premiers souffles de l'orage proche, donnait plus de solennité à la présence confuse et soudain soupirante de cette nature docile à son destin — cruel ou bienfaisant — encore couleur de nuit.

Ce doux pays, cet orage... la guerre était déclarée depuis deux jours et, pendant ces dernières heures d'une vie qui n'avait pas tout à fait encore perdu le visage de la paix, les êtres, un peu sanctifiés par leur surprise, s'attardaient dans un état d'émotion simple et de silence, que bientôt, demain peut-être, remplaceraient la passion des faits et l'instinct du combat.

Peer ne se sentait pas seul au sein de cette

nuit ; après tant d'orages qu'il avait fait siens, qu'il avait fait se ruer sur sa tour solitaire, il assistait enfin à un orage sur le monde, à un orage vers lequel toutes les faces de ses semblables et toute la face de la terre se tendaient. Seulement, il ne pouvait s'empêcher de penser que, par la suite, cette immense communion ne serait plus amenée que sous des symboles moins purs et demandant moins de passivité.

Il continuait de suivre l'esplanade qu'on lui avait indiquée, et au fond de laquelle il distinguait maintenant les raies de lumière de quelque bâtiment aux fenêtres mal obscurcies et, de temps en temps, un fanal, ni près ni loin, au delà des abîmes de nuit devant lesquels les arbres semblaient s'arrêter soudain jusqu'à ce qu'un nouveau soupir ranimât le ruissellement de leur feuillage, partout alentour, comme un gué dont il avait le bruit. Il arriva enfin à l'endroit où finissait la voûte des arbres, traversa une route dont la blancheur le surprit : le ciel venait sans doute de changer. Peer pouvait distinguer une grande baraque qui s'élevait à droite. Il hésita.

Il savait que, maintenant qu'il était arrivé, il devait « fatalement » s'adresser à quelqu'un, se présenter et se livrer aux formalités habituelles ; il ne se décidait cependant pas encore, comme si la perspective de ces simples gestes qu'il accomplirait forcément et qu'au demeurant il tenait bien à accomplir, avait effrayé en lui une âme qu'il ne connaissait pas. Une fois cette porte poussée, une fois ce quart d'heure passé en face d'un homme penché sur des papiers, son destin marcherait sous des couleurs nouvelles, sa situation serait nette, son avenir ouvert. Il y comptait bien et non sans un obscur plaisir ; seulement, un instinct farouche le retenait, un instant, au bord. Ce qui allait

brusquement devenir son passé réclamait un délai : il n'y aurait donc jamais de trêve !

Il avait ainsi dépassé l'entrée du baraquement et se trouvait maintenant devant un vaste espace plus sombre au bord duquel, dans un ordre qu'il ne devinait pas, des arbres reprenaient. Depuis quelques instants, à mesure qu'il approchait de ce verger, il percevait une rumeur étrange qui bientôt grandit, devint identifiable et le fit s'arrêter de surprise. Cela s'agitait et bruissait comme une mer qui se serait étendue devant lui. Des souffles profonds, des froissements, des hennissements semblables à des espèces de sanglots, se mêlaient à des bruits de chaînes agitées, tandis qu'à mille endroits un piaffement rapide résonnait sur la terre sèche de l'été et donnait un nom à l'odeur prisonnière sous les arbres, dans la pesante mobilité de l'air.

Les sautes de vent qui devenaient plus fréquentes depuis quelques instants et faisaient courir un soupir dans les feuillages noirs soulevaient chaque fois cette masse confuse, cet élément animal où, sans cela, aurait peut-être fini par s'établir, à défaut du silence, un rythme rassurant de repos. On entendait alors se heurter, à nouveau, plus violemment, d'invisibles corps gigantesques, mille chaînes bruire ainsi que les amarres dans un port houleux, monter des hennissements désespérés, et l'odeur, dispersée, disparaissait un moment. C'était alors une force plus vaste et plus mystérieuse que la présence de cent chevaux qui se cognait ici aux troncs sourds, faisait rouler les cailloux, enfermait sous ces arbres son inexplicable tourment.

Le premier éclair révéla à Peer un mêlement de croupes luisantes, de têtes chevalines, tendues dans cette torsion, ce rejet violent du visage vers

l'épaule par lequel les damnés de l'enfer — quand passent le Dante et son guide — expriment leur curiosité désespérée, leur avidité haineuse. Un hennissement plus clair monta, auquel répondit un hennissement plus pur encore qui évoquait la nervosité coursière et, si voisine, la fringance du plaisir amoureux. Le vent qui s'était maintenant levé tout à fait brassait des feuilles et établissait au-dessus de l'enfer chevalin un bruit long et sans faille, une ardeur basse — brasier ou mer — le climat de cette damnation. Des éclairs jetaient leur lumière d'un blanc bleu sur une cohue de chevaux nus. Le tonnerre roula dans le ciel, convoya le vacarme pendant une seconde et, très loin, des chevaux pleurèrent. Des gouttes de pluie commencèrent à tomber. Peer entendit du côté de la première vague de l'orage des hommes crier dans un bruit de galop.

Il revint alors sur ses pas en courant, retrouva la baraque et y pénétra ; la lumière l'éblouit et le silence dans lequel il plongea lui rappela soudain la réalité. Un soldat était assis à une table :

— Salut.

Il interrogea Peer du regard :

— B 2 ? Alors, c'est le sous-off. à côté. Tu échappes de justesse à l'averse.

On l'entendait crépiter maintenant sur la mince toiture. Peer imagina l'affolement qu'elle devait amener parmi les bêtes, puis il se rappela ces chevaux ouvriers laissés attelés sous la pluie, statues cirées à la tête un peu basse. Il se trouvait devant deux sous-officiers penchés sur leurs papiers.

— Ta feuille... Tu as deux jours de retard... dit celui qui avait pris la feuille verte des mains de Peer sans lui accorder un regard.

Il avait saisi son porte-plume. Peer donnait quelques explications par pure politesse, voyant qu'on

n'attachait aucune importance au fait qu'il eût apporté dans son départ pour la guerre la pondération, l'esprit de mesure qui accompagnent l'exécution des grandes affaires bourgeoises.

— D'ailleurs, dit-il, il y a une erreur.

L'autre s'arrêta d'écrire, le regarda une seconde et revint à sa tâche.

— Oui, disait Peer, je n'ai pas été affecté à cette unité. (Il avait fait son temps légal dans les camions.)

L'autre le voyait bien ; il faisait « oui » de la tête sans cesser d'écrire. Peer essayait d'expliquer à quoi il attribuait cette erreur, mais, à chaque instant, son discours était interrompu par une brève sonnerie de téléphone qui jetait le sous-officier sur l'appareil pendant au mur. Presque toujours, la main en conque sur le cornet, le regard fixe, il répondait avec empressement, avec joie, comme s'il n'avait jusqu'alors vécu que dans l'attente de cette communication.

— Je vous branche sur le bureau du capitaine, criait-il.

Il manœuvrait des fiches et revenait s'asseoir en faisant entendre un bruit de succion dans ses dents, satisfait. On entendait alors, très loin, tout au fond du bruit de l'averse, une voix grave, pleine de vides et, reprenant, plus grave encore... Non !, Peer ne comprenait pas qu'on s'obstinât à l'affecter à des unités qui n'étaient pas celles où il était susceptible de rendre des services.

A ces derniers mots, le sous-officier eut un petit geste qui exprimait à la fois l'indifférence et l'agacement. « Il est des phrases qu'un soldat ne doit pas dire : une vieille humilité est requise chez l'homme de troupe, sa valeur lui est dictée et il ne saurait, sans fausser les règles du jeu, en avoir une nette conscience ; à ce niveau — ton niveau,

Peer — l'esprit de discipline et l'esprit de sacrifice sont soutenus par un constant sentiment d'indignité ou, ce qui est mieux encore, par pas de sentiment du tout. » Le sous-officier ne disait pas cela. Il disait a qu'on verrait plus tard », qu'on écrirait à tel endroit, qu'en attendant, il serait affecté à la huitième section. Sentant l'air définitif que prenait cette incorporation, Peer voulut résister. Ne pouvait-on pas, en considération de sa situation fautive, lui donner une place où il conserverait sa qualité de « subsistant » ?

— Est-ce que c'est bientôt fini ? demanda avec colère, en relevant la tête, le gradé qui n'avait jusqu'alors rien dit.

— Enfin, Bon Dieu, j'ai droit... continua Peer.

— Droit, droit, à quoi ? cria l'homme en se levant.

Peer sentit que son corps était heureux de se lever, de se détendre dans la colère.

— Il n'y a plus de droits individuels, maintenant. Tu n'as pas encore compris ça ?

Et Peer fut obligé de répondre et il ne trouva que des mots maladroits. L'autre sous-officier qui avait repoussé ses papiers fixait sur Peer un œil plein de malignité, en approuvant les paroles de son collègue. Dans la cloison, une porte que Peer n'avait pas remarquée s'ouvrit tout à coup : c'était le capitaine. Il s'arrêta et regarda Peer qui, justement, parlait :

— C'est ça, crie ! lui dit-il doucement. Crie plus fort encore ! Tu es tellement important. Il n'y a que toi qui compte, n'est-ce pas ? Nous t'avions oublié.

Son œil se durcit :

— ... Ecoute (sa voix n'était pas plus forte), j'ai ici peut-être huit cents bêtes, peut-être plus... J'ai... mais à quoi bon ?... Punissez cet homme, dit-il en

se tournant vers le sous-officier. Vous voyez, pas de fourrage, pas de matériel, pas d'hommes, et « ça » revendicpie, ça crie ; ... ça crie, répéta-t-il encore machinalement.

C'est alors qu'à travers le bruissement de l'averse, Peer entendit une galopade et ces sortes de clameurs happées des gens qui crient dans la course. L'officier s'élança en jurant, courut vers la porte. Le battant demeuré ouvert sur son passage laissa pénétrer un grand souffle frais et la lumière de la pièce rencontra un écran de nuit que griffait une pluie oblique. Peer, les deux sous-officiers et le planton restaient sur le seuil. Un cheval passa tout près, lancé au galop, et se rejeta hors de la tache de lumière que les lampes du bureau devaient projeter sur le sol.

— Combien y en a-t-il ? cria un sous-officier à un homme qui achevait de courir derrière la bête, ralentissait, les bras levés dans un geste d'impuissance.

Il ne savait pas, toute une cordée, quinze, vingt peut-être. Plus loin, on entendait se poursuivre ce qu'ils imaginaient être des mouvements tournants, signalés par des cris diversement situés qui se désolaient dans l'immensité nocturne et par des bouffées de galop : un carrousel désespéré.

Un bruit de trot s'avança vers eux : « un qui revient ». Les quatre hommes, d'un seul mouvement, coururent former une ligne sous l'averse, disparurent. Peer ne bougea pas. Il les entendit, déjà assez loin, qui effrayaient la bête et la rabattaient sur lui, sans le vouloir. Quelques secondes après, il vit apparaître un cheval à la tête baissée qui s'approcha de la lumière et regarda Peer immobile.

— Va ! lui dit-il au fond de lui et il fit claquer sa langue. Echappe-toi !

Justement, un des quatre hommes accourait vers le cheval. La bête secoua sa tête luisante et se lança dans l'ombre.

— Tu ne pouvais pas l'attraper ? cria l'homme irrité. Il avait encore son licol !...

Peer ne répondit pas et sortit dans la pluie ; il sentait que ce soir, l'amitié des hommes lui était refusée, la grâce sans laquelle maintenant il savait qu'il mourrait ; il valait mieux remettre à demain tout rapport avec les êtres de son espèce qui, pour leur venue (il avait vécu si isolé jusqu'alors) étaient par malchance les hommes de la guerre. Il se dirigeait parallèlement à l'espace qu'occupaient les bêtes, pensant trouver dans cette direction le bâtiment où les hommes vivaient.

Les mouvements qu'avait amenés la fuite des bêtes, les cris et les bruits de galop qu'on entendait toujours au loin, avaient augmenté le trouble du parc. Peer longeait un abîme hennissant. La nuit était si noire qu'il ne distinguait plus les arbres qu'il longeait. Il lui semblait qu'il marchait depuis longtemps déjà lorsque, de surcroît, il dut détourner ses pas afin de ne pas se heurter à d'autres bêtes à l'attache qui lui barraient le chemin. Pas un être. La pluie glissait sur son calot et mouillait ses tempes. Il se disait qu'il devrait retourner au bureau, s'informer de l'endroit où il pouvait loger, demander une lanterne, mais le souvenir de la scène qu'il venait d'avoir avec l'officier, le souvenir de son attitude hostile, lui fit abandonner cette idée.

Il marchait avec précaution, étendant de temps en temps les bras devant lui, à la rencontre des obstacles que son imagination dressait dans l'obscurité. Le terrain détrempé s'enfonçait sous ses pas. Il n'entendit plus, tout à coup, la rumeur des chevaux sur laquelle il se guidait. Il y eut bientôt

sous lui une terre labourée dont le frémissement de la pluie, infini, révélait l'étendue. Un grand découragement alors le gagna et, faisant demi-tour, il se hâta vers la présence vivante des chevaux. Il crut ne pas les retrouver, puis il se vit presque au milieu d'eux. A un moment, il toucha une croupe mouillée dans l'ombre ; il errait sans pensées.

Plus tard, beaucoup plus tard, alors que, trempé, il s'était appuyé à un arbre, il aperçut la lumière d'une porte qui s'ouvrait. Il y courut, trouva une écurie et des hommes.

— On peut dormir ? demanda-t-il, en avisant un tas de paille dans l'entrée.

— Sans doute.

On le questionna, mais il comprit mal les paroles qu'on lui disait et il se coucha sans répondre. On crut qu'il était ivre.

Le lendemain, Peer entra à la huitième section. Il s'était réveillé, frissonnant dans ses vêtements mouillés, au milieu de la cohue des chevaux qu'on menait boire. Renseigné par le palefrenier, il avait trouvé l'emplacement de son unité et s'était installé dans le coin d'une des trois grandes pièces où elle était cantonnée, après avoir parlé à un brigadier qui lui avait seulement demandé son nom pour des listes. De la paille était étendue sur le plancher, tout le long des cloisons, et quelques hommes dormaient encore, le visage maussade dans la lumière du jour gris, leur vareuse boutonnée à la taille, remontée sous les bras, se gonflant tout autour d'eux et leur donnant une enflure de cadavre.

D'autres, assis à l'orientale, mangeaient presque sans parler, mâchant, avec un regard fixe, le pain

des ouvriers, lourds de leur fonction animale et, peut-être, d'un secret désespoir. A leur langue qu'il comprenait à peine, Peer reconnut des hommes du Sud (brutalité légendaire) et, les saluts échangés, il marqua son éloignement. Par les vitres où la pluie incertaine mettait quelques gouttes d'une limpidité azurée, il voyait passer des chevaux que menaient des hommes, chacun d'une façon différente, avec une attitude particulière, dans une image originale, comme si s'étaient déroulées, dans le matin neutre, les figures incohérentes d'un universel cycle chevalin ; comme si, hors du temps présent, une vaste imagination dresseuse avait exercé, tantôt avec violence, tantôt avec abandon, son pouvoir plein de formes.

D'une image antique, il y avait un cheval retenu, la tête levée, la bouche tirée par le mors, tandis que son conducteur, les pieds presque joints, la taille creusée et le bras tendu vers le haut, renversait sa tête avec la même fierté silencieuse ; puis un cheval des pays plats, l'encolure basse qu'inondait la crinière, précédé par un homme lent, enchaîné à la bride ; une jument blanche parfaitement droite avançait sans un heurt à la hauteur de l'homme dont le profil s'apercevait derrière celui de la bête et un vieux symbole les accouplait presque charnellement ; un lourd cheval marchait avec tous les mouvements de ses muscles sous la peau, surtout à l'épaule, et secouait sans arrêt sa tête et ses oreilles, comme si ç'avait été réellement difficile de maintenir dans son corps le glissement de toutes ces petites vagues de chair ; il y avait des trots qui manquaient de naturel et, enfin, des galops qui étaient de tous les temps, qui appartenaient à toutes les images, parce qu'ils étaient la suprême violence et la suprême évasion, le suprême besoin.

Les hommes s'étaient approchés de la fenêtre.

— Il s'en est encore échappé...

— Combien y a-t-il de chevaux ? demanda Peer.

— Sept cents, huit cents !

On ne pouvait pas donner un chiffre exact. Il y en avait partout : des gens en amenaient chaque jour. Chaque jour, il en mourait : la plupart manquaient de nourriture, devenaient furieux, rongeaient les cordes qui, à défaut de chaînes, les maintenaient attachés. Des palefreniers s'étaient fait arracher des morceaux de chair au visage, d'autres avaient été tués d'une ruade. Peer expliqua que, pendant la nuit précédente, il s'était égaré dans le parc.

— Quel parc ?

On ne voyait pas l'endroit qu'il voulait dire : « des arbres, tant de chevaux dehors, la nuit ? » D'ailleurs, l'attention commençait à être attirée par le spectacle qui, depuis quelques instants, mettait de l'animation dans ce cadre de campagne plate où défilaient auparavant ces âmes chevalines en peine. Des hommes avaient enfourché leur monture et galopaient derrière les chevaux fuyards ; d'autres, à pied, les bras levés, la bouche distendue par un cri, dressaient, en se mettant en ligne, une barrière aux intervalles démesurés, dérisoires, mais bientôt si mobile et si réelle autour de chacun de ces corps en croix, fous de volonté, que les bêtes faisaient brusquement volte-face et, trouvant alors devant elles leurs poursuivants, dressaient leur tête dans un hennissement désespéré et se laissaient prendre, l'œil ouvert, rouge et blanc. Tenues par le cavalier qui était maintenant contre elles, elles revenaient, entre temps, à petits coups et en secouant la tête sans violence, image du chagrin, d'un rythme brisé. Peu à peu, le tumulte s'apaisait.

— Le nouveau ? demanda derrière Peer un gradé qui venait d'entrer dans la chambre.

Quand on lui eut signifié l'arrêt qui le condamnait à la garde des écuries jusqu'à ce que sa conduite eût racheté sa faute de la veille, Peer jugea bon de se rapprocher de ceux qui pouvaient lui donner d'utiles conseils. Ils ne lui prêchèrent que la violence et, comme ils le sentaient incapable de l'exercer, ils donnaient à leurs paroles un ton distrait, voisin du mépris.

Peer se retira et se prit à imaginer une ligne de conduite. Il aimait les bêtes : les chevaux particulièrement, avec la vieille histoire de domination virile, d'espace bu, que leurs lignes évoquaient, tenaient une place dans ce cœur qui vivait beaucoup de facilité. Le choc de la guerre, la brusque absence de certains visages, le dépaysement, l'incitaient à une douceur franciscaine qui était toujours l'expression intérieure de ses malheurs, quand il rêvait ses malheurs. Il pensait donc à une domination pacifique, à un pouvoir soudain qui courberait les bêtes et les hommes. Mais bientôt, derrière ses pensées, beaucoup plus forte qu'elles, l'impression le gagnait que, sous l'équivoque des formes et les mille rappels, vivait ici une race animale à laquelle rien ne l'avait jamais lié, comme si la guerre avait amené véritablement un autre règne animal et humain, une damnation permanente jusque dans les formes, l'implacable invasion d'une plastique qui se tenait jusqu'alors là-haut, toute prête. Et il s'en remit au destin. Il attendit la nuit et gagna l'écurie à laquelle on l'avait affecté.

Sous la faible lumière jaune des lampes, à perte de vue, étaient rangés des chevaux en tête-bêche. Des mouvements agitaient cette foule de bêtes mêlées, dans les nuages d'une poussière irritante, sans

fin, à la façon des remous épars que produisent des courants invisibles. Mille bruits divers exprimaient l'effort sur place, les brisements des élans, l'énervement bridé ; à certains moments, une tête se dressait très haut, puis retombait vite, comme abattue, dans le tourment de cette hydre en gésine. On montra à Peer ce qu'il devait faire. Le détail des gestes comptait peu pour lui : ce qu'il devait faire, c'était d'abord, et presque seulement, pénétrer dans cette effervescence animale où couraient de si brusques inspirations...

Pour atteindre la ruelle sur laquelle les mu-seaux se penchaient comme sur une mangeoire, il fallait se frayer un passage entre deux croupes connues pour leur placidité. C'était facile. Les ennuis ne commençaient vraiment que lorsqu'on se trouvait entre ces deux rangées de têtes nerveuses et de sabots agités que de brefs combats ou de lents mouvements d'ensemble confondaient souvent. Le sac d'avoine sous un bras, il s'agissait de frapper devant soi avec le bâton dont l'autre était armé, de façon à amener un recul suffisant de toutes ces têtes à l'œil agrandi. On semait le grain au hasard des sursauts que le combat imprimait au sac béant. Ne jamais s'arrêter. Affolés à la vue du grain qui venait de se répandre, les chevaux se « refermaient » derrière l'homme et ces palefreniers qui n'étaient que violence craignaient follement pour leurs reins, siège de l'agilité et de toutes les puissances viriles. Chacun de leurs gestes conservait la conscience de cette vulnérabilité.

Comme Peer se glissait entre deux chevaux qu'on lui avait indiqués, une vague courut le long de la rangée, pressa les corps les uns contre les

autres, et il connut ce lent écrasement entre deux masses vivantes qu'il n'avait jusqu'alors éprouvé que dans ses rêves. Il pouvait respirer cependant ; il appuya ses poings et ses coudes sur des côtes que la faim avait fait saillir, il se pencha de tout son poids en avant. Le hasard fit que les bêtes s'écartèrent. Peer tomba dans la ruelle. Alors, il eut peur et comme il se relevait et qu'un cheval avait jeté vers lui sa tête, debout, il frappa de toutes ses forces.

Le bâton vibra douloureusement dans sa main : il avait fait chanceler le monde et il fut soudain guéri de sa peur. Mieux que guéri. Un hennissement aigu monta : la bête avait sauté en arrière, tirant sur la corde où les autres étaient tenues ; d'autres hennissements s'élevèrent ; toute la rangée flotta ; des sabots battaient l'air où des nuages de poussière sombre montaient. Peer avait repris le sac d'avoine qu'il traînait sur le sol en le laissant tomber de temps en temps pour qu'il se vidât. Un cheval mordit le sac au passage. Peer se retourna, frappa, reprit sa marche, frappa. Il faisait un pas, il frappait ; il frappait de fines têtes de chevaux travailleurs qu'une mèche faisait ressembler à d'honnêtes fronts de sacristains ; il frappait des naseaux ensanglantés par les coups de la veille ; il frappait des chevaux mourants qui regardaient entre leurs pattes de devant, qu'à chaque seconde la terre tirait un peu plus à elle ; il frappait aussi des bêtes pleines de feu et de hargne, qui relevaient leurs lèvres sur des dents carrées et coupantes, dénudant leur bouche plus haut que les gencives, jusqu'à découvrir l'architecture rouge et humide des naseaux, ajoutant ainsi à la menace l'image même de la chair vive. Ce n'était plus, alors, ces têtes oblongues de chevaux pacifiques, toutes de patience, de bonté osseuse où

s'accrochent des yeux trop gros et clignants de fatigue : c'était ces quatre coups de crayon des vieux dessins asiatiques, ces têtes rejetées et toutes déformées par la force qu'on voyait dans les mêlées anciennes, ces grands creux des orbites où il n'y a plus d'œil, mais une ombre, parce que le noir est une couleur qui va vite, comme la violence et la mort, la brèche de la bouche que fait fleurir et éclater sans éclat le fer affreusement lisse du mors.

Peer frappait, et il ne visait plus. Un dernier coup. Il atteignait le bout de la rangée, son sac était vide depuis longtemps. Un homme le regarda avec étonnement : « Eh bien ! » Peer s'assit. Le vacarme continuait dans les autres parties de l'écurie où les palefreniers livraient des combats semblables à celui duquel il sortait. Plusieurs se plaisaient à crier, à psalmodier très fort les rapports qu'ils avaient, en ce moment, avec les bêtes. Ils mêlaient à ces modulations des inventions comiques ou de baroques révélations de leur colère : ils effilaient leur « Hoooo » jusqu'à en faire un sifflement d'oiseau ou le faisaient exploser dans un éclat de voix terrible. L'impression générale était d'enfer.

Dès lors, la vie de Peer ne comprit plus que de pareilles heures passées dans le vacarme, la colère et le danger et que le temps du sommeil avec de très courts moments de loisir assombris par la pluie continuelle. Les revers effroyables que les armées essayaient sur le front amenaient une désorganisation générale dont le dépôt, pour quelque retiré qu'il fût, souffrait. Les arrivages de fourrage déjà insignifiants se firent plus rares encore ; les nouvelles manquèrent ; le ravitaillement des hommes devint difficile.

Réveillé vers la fin de l'après-midi, Peer regar-

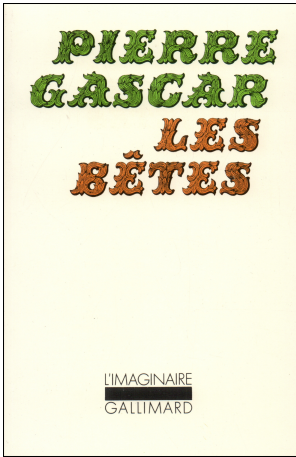
PIERRE GASCAR LES BÊTES

Ces histoires où l'éclairage est mis sur des chevaux, des bêtes de boucherie, des rats, des fauves, un chat, des chiens sont très loin de l'anthropomorphisme – souvent un peu niais – qui est la tentation et la facilité de ceux qui écrivent sur les animaux. Gascar accuserait plutôt la différence. Alors c'est par les mots, le style, son art d'écrivain que l'auteur apprivoise ces étrangers, ces créatures d'un autre monde, pour percer leur secret. L'écriture de Gascar, une des plus belles de la littérature contemporaine, est armée de cette poésie qui est un des instruments de connaissance les plus pénétrants.

Le secret, celui des bêtes, comme le nôtre, c'est la solitude. Chaque espèce, y compris l'humaine, y est totalement enfermée. Ici, même le chien devient un étranger, l'ennemi de l'homme. Car, dans ce livre terrible et fascinant, l'un trouve auprès des animaux une image permanente de la guerre. Un autre, qui frappe des chevaux mourants, cherche par sa cruauté la « vérité du monde où nous gémissons ». Chaque fois, au bout de l'agonie des bêtes, et des hommes, dans ce monde d'horreur où nous sommes souvent les coupables, nos races mêlent leurs sanglots, semblables seulement en ce qu'elles sont toutes damnées : soldats en débâcle, carnaval grotesque des têtes de veau parées pour l'étalage, prisonniers dans l'hiver de l'Est, rats d'égout menant leurs invasions et leurs conquêtes. Et ce pauvre enfant, semblable à un agneau, qu'on envoie, pour ses vacances, faire l'apprenti boucher...

Ce monde animal, comme l'écrit Pierre Gascar, nous renvoie « notre propre face tourmentée, comme dans un miroir griffu ».

Roger Grenier



Les Bêtes

Pierre Gascar

..... Cette édition électronique du livre *Legende* de Pierre Gascar a été réalisée le 8 mars 2016 par les Éditions Gallimard. Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : -+, &S+S&- &)* - Numéro d'édition : &) &) Code Sodis : B & %% - ISBN : -+, &S+&& S&) Numéro d'édition : &% - &&